

Le 19 juin à la Cinémathèque québécoise. 24 heures de cinéma gratuit!

Le comité de rédaction de 24 images

Number 147, June–July 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62804ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le comité de rédaction de 24 images (2010). Review of [Le 19 juin à la Cinémathèque québécoise. 24 heures de cinéma gratuit!] *24 images*, (147), 37–41.

24 images et la
Cinémathèque québécoise
présentent

la fête du cinéma 2010 prise 2



LA PETITE FORÊT
de Gilbert Taggart (Canada, 2001, 16
mm, 8 min)

10 h

Ne cherchez pas ce court métrage d'animation sur YouTube : vous ne le trouverez nulle part ! Il s'agit de l'histoire toute simple d'un couple d'insectes, M. et Mme Bibitte, qui va passer la journée dans une belle forêt. Le film est charmant, attendrissant, mais il a aussi quelque chose d'inusité, de décalé, faisant l'effet d'une pellicule ancienne découverte dans un recoin de cinémathèque. Les cinéphiles verront dans cette œuvre délicieusement surannée un hommage à l'esthétique des frères Fleischer. – **Marco de Blois**



**LA GUERRE
DES BOUTONS**
de Yves Robert
(France, 1962, 93
min)

Adapté du roman de
Louis Pergaud, le film
(prix Jean Vigo, 1962)
est un classique du

cinéma jeunesse qui a marqué toute une génération de petits Français. À travers la guerre sans merci que se livrent les gamins des villages de Longeverne et Velrans, Yves Robert signe une comédie populaire des plus attachantes filmée à hauteur d'enfant. Cocasse, menée tambour battant, cette guerre des campagnes sera aussi républicaine et formatrice. Comment résister au charme gouailleur de Petit Gibus courant nu dans la forêt ? ou à la grande sagesse de certaines répliques : « Et dire que quand on sera grand, on sera aussi bête qu'eux » ? Sourires assurés et plaisir garanti : nul ne sortira de la salle en s'exclamant « Si j'avais su, j'aurais pas venu ». Ce tendre voyage au cœur de l'enfance, loin de toute vulgarité, inspirera plus tard chez nous *La guerre des tuques* (André Melançon, 1984), film-culte qui inaugura la série des *Contes pour tous* produite par Rock Demers. – **Gérard Grugeau**

Moi à mon plus beau (autoportrait) par Gilles Carle (1997)
Un grand merci à Chloé Sainte-Marie!

L'AN DERNIER, 24 IMAGES ET LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE s'associaient pour offrir gratuitement aux Montréalais – sous le signe du plaisir et du partage – sa première Fête du cinéma. 24 images avait alors 30 ans et n'entendait pas regarder en arrière pour autant. Nous célébrions cet anniversaire dignement en proclamant notre amour du cinéma d'hier, d'aujourd'hui... et de demain.

C'est dans le même esprit que se déploieront encore cette année sur les écrans de la Cinémathèque ces images qui habitent pour toujours notre imaginaire collectif. Films pour toute la famille à voir et à revoir (*La guerre des boutons*, *The Great Dictator*), films pour cinéphiles (le trop rare *Wanda* de Barbara Loden), films des maîtres (Carle, Rohmer, Fellini), films cultes (le *Runaway Train* de Konchalovski) et quelques raretés (de Skolimowski et de Cronenberg), nous vous proposons un voyage en cinéma, à la fois unique et universel.

Mais cette orgie ne serait pas complète sans les surprises qui défileront sur l'écran de la terrasse du Café-bar de la Cinémathèque : le temps d'un verre ou d'une discussion enflammée, en musique et en couleur, vous y découvrirez un Québec psychédélique qui fait des folies en s'ouvrant au Monde.

Du samedi 19 juin à 10 h au dimanche 20 juin aux aurores, vous êtes donc conviés à 24 heures de cinéma. C'est à la Cinémathèque québécoise et c'est gratuit (y compris le petit-déjeuner en famille dès 9 h 45) !

– Le comité de rédaction de 24 images





THE GREAT DICTATOR 12h15
de Charles Chaplin (État-Unis, 1940, 125 min)

Ce film dont Chaplin eut l'idée en 1938, année des accords de Munich, est clairement engagé contre le nazisme et le fascisme, montrant les persécutions dont sont victimes les Juifs (le ghetto, les échoppes détruites, les camps de concentration). C'est une œuvre d'un orgueil fou, le cinéaste croyant – nécessairement – pour le tourner au pouvoir de convaincre du cinéma : qu'un film peut contrer les menaces d'une barbarie annoncée. Une œuvre prophétique même : on apprend au dictateur Hynkel le pouvoir extraordinaire du gaz (« Il tuera tout le monde ! »), alors que les camps de la mort n'existent pas encore. Une œuvre audacieuse, qui, pour parler des monstruosité de l'Histoire, utilise toutes les possibilités du comique (dialogues, pantomime, burlesque, satire, etc.). Un comique d'une inventivité immense (on rit à chaque instant), qui atteint des sommets d'intelligence et de dérision. Un film incontournable par son universalité. – **André Roy**

14h45



WANDA

de Barbara Loden (États-Unis, 1970, 101 min)

Qu'on se le dise : dans cette programmation, **Wanda** est le film à ne pas rater ! C'est le classique que presque personne n'a vu, une sorte de film culte tourné en totale indépendance, avec un budget de moins de 200 000 \$, dans un esprit proche du Cassavetes de **Shadow**. À la fin des années 1960, Barbara Loden est une actrice célèbre à Broadway et l'épouse d'Elia Kazan, pour qui elle a tourné dans **Splendor in the Grass**. Lorsque Kazan prépare **The Arrangement**, il offre à Faye Dunaway le rôle

qui devait lui échoir. Se sentant trahie, Loden se consacre à son propre film, qu'elle va écrire, réaliser et interpréter. L'histoire de Wanda Goronski, jeune femme désœuvrée qui néglige son mari et ses deux enfants, reste indifférente à son divorce, erre sans moyens avant de devenir la maîtresse et la complice d'un voleur sans envergure. Prix de la critique à Venise, cette chronique lente et austère possède une qualité documentaire exceptionnelle, montrant l'Amérique des exclus comme jamais Hollywood n'a su le faire. Signalons que **Wanda** est présenté avec sous-titres français. – **Marcel Jean**

LE JOURNAL DE LÉONARD

de Jan Svankmajer (Tchécoslovaquie, 1972, 35 mm, 11 min)

Jan Svankmajer anime les études dessinées de Léonard de Vinci et fait alterner ces images avec des prises de vues documentaires montrant la société tchèque (loisirs, travail, faits d'armes, etc.). Une sourde misanthropie se dégage des analogies ludiques établies entre les croquis, trésors de la Renaissance et preuve de l'existence du génie humain, et les images documentaires, d'un caractère volontairement trivial. L'utilisation non autorisée de ces prises de vues a valu au cinéaste une interdiction de sept ans de tournage. – **M.D.B.**





17h



DR. JEKYLL & MR. HYDE

de John S. Robertson (État-Unis, 1920, 61 min)
Accompagnement au piano par Roman Zavada

Tous les grands acteurs semblent avoir voulu jouer le personnage à double personnalité du célèbre roman de Robert Louis Stevenson : Fredric March (1932), Spencer Tracy (1941) et même Jean-Louis Barrault (dans *Le testament du Dr Cordelier* de Jean Renoir, en 1963). Déjà, au temps du muet, une bonne dizaine de versions avaient été produites, la plus célèbre étant assurément celle de 1920 avec le grand John Barrymore qui y trouve son rôle le plus célèbre au cinéma, au moment même où il fait son entrée dans le panthéon du théâtre shakespearien avec le Richard III qu'il incarne à Broadway. Le jeu, souvent abusivement théâtral de l'acteur, trouve ici sa pleine justification : contorsions et grimaces annoncent le Mal qui s'installe dans le corps du savant. Mais si tout le film est au service de Barrymore, la réalisation du Canadien (sic) John S. Robertson, qui dirigea aussi Mary Pickford et Lilian Gish, est exemplaire de la qualité exceptionnelle du cinéma américain « mainstream » des années 1920. – Robert Daudelin

19h

L'ÂGE DE LA MACHINÆ

de Gilles Carle (Québec, 1978, 29 min)

Dans le cadre de notre hommage à Gilles Carle, voici sans doute son court métrage le plus accompli, *L'âge de la machinæ*. Toute la truculence du cinéaste se trouve dans ce récit qui nous transporte en Abitibi, la veille de Noël, alors qu'un jeune policier (Gabriel Arcand), qui doit ramener en ville un jeune prisonnier, met sa carrière en jeu. Porté par un numéro d'acteur inoubliable de Willie Lamothe, *L'âge de la machinæ* résume l'esprit anticonformiste de Carle. La projection sera précédée de quelques amusantes surprises sorties des voûtes de la Cinémathèque québécoise. – M.J.



LE VIOL D'UNE JEUNE FILLE DOUCE

de Gilles Carle (Québec, 1968, 81 min)

Deuxième long métrage de Gilles Carle, coïncé dans la lumineuse filmographie du grand cinéaste entre *La vie heureuse de Léopold Z.* (1965) et *Red* (1970) d'une part et les deux grandes fables libertaires que sont *Les mâles* (1971) et *La vraie nature de Bernadette* (1972) d'autre part, *Le viol d'une jeune fille douce* est un film implacable, l'un des plus féroces (et féroce ment drôle) de son auteur lorsqu'il lui prend de commenter le choc entre tradition et modernité et

l'éclatement (l'atomisation) d'une société. Les raisons de voir ou de revoir ce film sont nombreuses et le numéro des frères Pilon en fait bien sûr partie. Il peut paraître curieux de parler de plaisir lorsqu'on pense aux horreurs que ces deux-là vont commettre au nom d'une douce et surtout très personnelle moralité, et pourtant... Gilles Carle fut le plus grand de nos cinéastes populaires (dans le plus noble sens du mot), il incarne une certaine idée du cinéma, celle-là même que nous aimerions perpétuer par cette fête du cinéma. – Philippe Gajan



21h15

WHEN THE DAY BREAKS

de Wendy Tilby et Amanda Forbis (Québec, 1999, 9 min)



Palme d'or du court métrage à Cannes en 1999, cette merveille d'intelligence et de sensibilité apparaît déjà comme un classique du cinéma d'animation. On y voit comment un micro-incident fait basculer un homme-coq de la vie vers la mort. En quelques secondes, l'évocation de la mémoire de ce citadin anonyme, de ce qui fait la singularité d'un être ordinaire mais unique, nous rappelle tout le caractère évanescant de l'existence. Mais aussi combien est ténue et pourtant réel le fil secret par lequel circule en silence ce qui forme le ciment d'une communauté sociale. – M.-C.L.

LES NUITS DE LA PLEINE LUNE

d'Éric Rohmer (France, 1984, 104 min)

Voici sans doute le film de Rohmer le plus imprégné de son époque – les années 1980, leur mode, leur musique, leur architecture nouvelle – et en même temps le plus mystérieusement insondable. Les nuits parisiennes où nous entraîne Louise, jeune femme écartelée entre deux maisons, l'une à Paris, l'autre en banlieue, entre indépendance et vie conjugale, sont pour quelque chose dans cette impression trouble, mais la grâce sybilline de son interprète également. L'inoubliable regard lan-

guissant de Pascale Ogier (décédée peu de temps après), sa voix frêle et musicale nous convient à la suivre dans les dédales du badinage tortueux auquel elle se prête avec son ami Octave (ineffable Fabrice Luchini), qui se transforme rapidement en un suspens amoureux dont le spectateur est tenu captif jusqu'au dernier plan. Plaisir enivrant des mots, plaisir d'une mise en scène précise ne visant que l'essentiel, Rohmer touche ici, avec ce quatrième épisode des « Comédies et proverbes », à l'un des sommets les plus éclatants de son art. – Marie-Claude Loisel



23h30

LA CITÉ DES FEMMES

(Italie-France, 1980, 138 min)

Dans ses confessions à Charlotte Chandler : *Moi, Fellini. Treize ans de confidences* (1994) le maestro déclare : « Je rêve beaucoup de femmes. Tout comme l'araignée mâle, l'homme est condamné, victime de sa propre libido. Le sexe est dangereux ». Tourné en 1980, en pleine effervescence du féminisme en Italie, *La cité des femmes* nous entraîne dans le tunnel freudien de la déroute masculine prise au piège de sa fascination et de son angoisse face au sexe opposé. En plongeant dans la psyché d'un homme assailli par ses visions et ses fantasmes, le grand cirque fellinien sonne le glas de l'ordre phallocrate et rêve l'impossible harmonie entre les sexes. La satire est virulente, l'exercice à la fois cathartique et mélancolique. Comme toujours chez Fellini, le cinéma se fait plus grand que la vie et la comédie humaine se donne à voir dans tous ses excès et ses vérités les plus secrètes. Ne manquez surtout pas ce *train nommé désir* où vous croiserez Fred Astaire, Mae West, Casanova... et Hitchcock. – Gérard Grugeau





2h10



KONSERVFILM de Zlatin Radev
(Bulgarie, 1990, 35 mm, 18 min)

Konservfilm est une dystopie à la 1984 d'Orwell, à la différence que le ton y est à la farce. Jouant sur les codes du film d'horreur et du polar, cette allégorie des régimes totalitaires met en scène des boîtes de conserve dont le contenu détermine l'allégeance politique : les conserves de tomates sont les ennemies des conserves de fruits, qui sont en guerre contre les conserves de petits pois, etc. Animé avec brio, rocambolesque, *Konservfilm* est un solide exemple du savoir-faire est-européen en animation de volumes. – M.D.B.

RUNAWAY TRAIN d'Andreï Konchalovsky
(États-Unis-Israël, 1985, 35 mm, 111 min, VOA)

Le Russe Andreï Konchalovsky a séjourné une dizaine d'années aux États-Unis où il a tourné quelques films, dont celui-ci, un thriller palpitant sur la liberté. Le cinéma hollywoodien savait alors encore faire preuve d'inspiration et de souffle. Deux évadés d'une prison à sécurité maximale en Alaska prennent la fuite à bord d'un train. En cours de route, le vieux conducteur décède d'une crise cardiaque, puis une complication mécanique fait céder les freins. Les deux fugitifs (un sombre multirécidiviste et une jeune tête brûlée) se retrouvent alors prisonniers d'un monstre de métal en déroute qu'ils tentent par tous les moyens d'arrêter. Une rivalité s'installe entre eux tandis que l'immensité froide et enneigée sert de cadre à cette course folle contre la mort. D'une grande intensité dramatique, ce film de genre brillamment exécuté (sorte de version shakespearienne de *Speed*), adapté d'un scénario inédit d'Akira Kurosawa, est mené tambour battant, avec ardeur et énergie. – Marco de Blois



LES MAMMIFÈRES
de Roman Polanski
(Pologne, 1962, 10 min)

Polanski chez Laurel et Hardy. Étudiant en cinéma à l'école de Lodz, Polanski est déjà un vrai cinéaste : en 10 minutes d'un humour noir où la méchanceté fait rire, il brosse un portrait condensé de l'humanité. Un champ de neige, deux hommes et une luge : qui sera tiré par l'autre ? Autrement dit : qui exploitera l'autre ?... Mise en scène à la fois libre et rigoureuse avec un côté cartoon. Drôle et incisive, cette fable morale n'a pas pris une ride ; au contraire, sa fraîcheur ravit et son propos est toujours aussi pertinent. – R.D.



4h20

Londres et cultive, surtout depuis *Deep End* (1970), son chef-d'œuvre, une réputation bien méritée de virtuose du cinéma anglais. *The Shout* repose sur un postulat passionnant : le cri d'un homme a la capacité de tuer ceux qui l'entendent. De ce point de départ, le cinéaste tisse un film qui tient autant du drame psychologique que du conte fantastique, mélange d'humour noir britannique et de mysticisme polonais, dont le récit se situe quelque part entre *Le cabinet du docteur Caligari* (pour le narrateur dans l'asile psychiatrique) et *Théorème* (pour l'intrusion d'un inconnu dans la vie d'une famille). *The Shout* a valu à Skolimowski le Prix spécial du jury, à Cannes. – Marcel Jean



THE SHOUT de Jerzy Skolimowski
(Grande-Bretagne, 1978, 85 min)

Lorsqu'il réalise *The Shout*, en 1978, Jerzy Skolimowski n'est plus le brillant jeune réalisateur qui, en compagnie de son ami Roman Polanski, a transformé le cinéma polonais. C'est que depuis une dizaine d'années, Skolimowski s'est installé à

6h05



ACROSS THE STREET
d'Arto Paragamian (Québec, 1988, 26 min)

Arto Paragamian a réalisé *Across the Street* alors qu'il était encore étudiant, à l'Université Concordia. Ce court métrage montre déjà l'humour décalé et la vigueur qui caractérise ce réalisateur atypique dont le cinéma est empreint de légèreté et de poésie. *Across the Street* est à la fois plein d'invention et de références, entremêlant le jazz, l'esthétique du cinéma muet et celle du jeune cinéma des années 1960. Un film ludique avec un enfant, des vaches et une boîte de tomates. – M.J.

FAST COMPANY
de David Cronenberg (Canada, 1979, 91 min)

Il y a trois ans, Quentin Tarantino remettait crânement à la mode l'univers de la série Z d'exploitation et des amateurs de voitures trafiquées avec *Death Proof*. Mais ne retenir du sous-genre que ce

film explosif serait oublier qu'à l'origine de l'équation moteurs et pellicule, on trouve un autre grand nom du cinéma contemporain : David Cronenberg. Réalisé avant *Shivers* et *Rabid*, mais sorti uniquement en 1979 (l'année où la série *The Dukes of Hazzard* envahissait le petit écran), son *Fast Company* plongeait en effet les mains dans l'huile, sans malice ni distance critique, pour suivre les déboires de Lonnie « Lucky Man » Johnson, pilote de *fuelers*, voitures alimentées par un carburant spécial, pour le compte de la compagnie Fastco. Entre corruption, sabotage, chemises ouvertes et short en satin, et avant que les corps et toutes leurs transformations ne deviennent le véritable enjeu de son regard, l'homme qui un jour allait réaliser *Crash* laisse déjà transparaître toute sa fascination pour l'intérieur des bolides et leur mécanique en filmant avec volupté tuyaux et moteurs sur fond de pétarades. Une vraie curiosité. – Helen Faradji

